

L'éphémère

Je n'avais jamais vu mon père pleurer. C'est désormais chose faite. Si je savais que ce moment se produirait, je ne pouvais prédire l'effet troublant qu'il me procurerait. Voir son visage couvert de larmes me rappela combien l'amour qu'il devait porter à son père devait être sincère. « Après tout, nous n'en avons qu'un seul » chuchotait secrètement Amanda, ma tante, pendant que le prêtre nous invitait à nous tenir la main. Cette phrase ne voulait rien dire mais elle me permit de saisir combien les enterrements sont exemplaires de ce qu'est l'humain. En somme, les embrassades et les pleurs reflètent l'amour sur lequel se fonde un groupe d'individus, les cérémonies et les discours démontrent que l'humain ne peut vivre sans règles et finalement la mort elle-même sert de rappel à quiconque aurait oublié qu'une fois ce sera notre tour à nous aussi.

Du haut de mes dix-huit ans, cet enterrement était le premier. Je m'en voulais de ne pas avoir été triste comme dans les romans. Mais ce soupçon de culpabilité s'effaça rapidement lorsque mon père me rappela les souffrances psychologiques que le sien pouvait lui faire subir. Mon grand-père, Arnold Dunash-Bango, n'avait donc pas une très belle réputation. Il était né aux États-Unis, dans le Yorkshire, le 12 octobre 1928. Son père, Jeffrey Dunash, s'était épris d'une nigérienne, Yusa Bango, de 13 ans sa cadette. Jeffrey était issu d'une famille d'ouvriers et Yusa travaillait comme domestique dans la maison de l'employeur de Jeffrey. Arnold n'était pas voulu mais l'amour avait fait partie de son éducation. Visiblement pas assez pour éviter l'alcool et la violence, deux dérives dont il se ferait l'illustration plus tard.

Sur le chemin retour, après l'enterrement, il s'était remis à évoquer le passé de son père. Comme si le voir allongé face à lui, la silhouette maculée par les ravages de l'alcool, lui avait rappelé l'importance de nous protéger à nouveau contre cela. Je pense qu'il y avait de cela. Mais c'était aussi un moyen pour mon père de parler du sien. Nous percevions tous qu'il en avait besoin mais qu'il ne savait pas lui-même quoi ressentir. Il ne pouvait pas en dire du bien et en même temps cet homme restait son père. Il avait cessé de le côtoyer à ma naissance, par peur qu'il ait une mauvaise influence sur moi.

Par conséquent, je ne savais rien de mon grand-père. Mais les personnes qui ne savent pas grand-chose s'adonnent à deux pratiques distinctes, certaines disent des choses qu'elles ne savent pas, et d'autres préfèrent dire qu'elles ne savent rien par peur de constater par elle-même la dimension lacunaire de leurs connaissances. Je suis patent de ce second cas de figure. Ainsi ai-je justifié mon absence en cours auprès de mes amis : « le décès de mon grand-père que je n'ai jamais vu ». Au sens strict, ce n'était pas vrai, je l'avais déjà rencontré. Si mon père avait cessé de le côtoyer, il n'aurait pas pu lui refuser l'accès à l'hôpital le jour de ma naissance. Voilà la seule fois où Arnold Dunash-Bango a eu l'occasion de poser son regard sur mon visage, et la seule fois où mes yeux ont croisé les siens. Inutile de souligner que je n'en conserve dès lors aucun souvenir, mais les photos présentent dans l'album de mon père m'ont permis de m'approprier ce souvenir. Je m'imagine en nourrisson, ouvrant les yeux sur le monde pour la première fois, découvrant le visage de mes proches, dont celui d'Arnold.

À notre retour à la maison, mon père s'éclipsa dans le salon. La télévision allumée, un verre d'eau à la main, saisissant son téléphone pour avertir ma grand-mère de notre arrivée sans encombre malgré la tristesse et la fatigue. Il ne voulait probablement rien faire d'autre que dormir. Il se leva subitement, comme s'il venait de mobiliser les dernières ressources de son corps, se rendit à l'étage et je ne le revis plus de la soirée. Ma mère, quant à elle, préparait le repas dans la cuisine. Elle n'avait pas faim. La journée lui avait retiré toute forme d'appétit, mais elle ne voulait pas que je me couche sans avoir dîné, ne serait-ce qu'un peu. Je n'avais pas faim, mais la voir agiter les aliments pour me faire un plat m'interdisait de lui refuser le plaisir de me voir manger malgré les événements. Je m'assis donc à la table. Interloqué par les larmes de mon père, je me suis tenté à demander à ma mère si elle avait des informations sur cet Arnold dont nous venions tous de fêter le passage vers l'au-delà. Je n'avais jamais osé l'interroger en présence de mon père et rien ne m'avait fait penser qu'un jour je me poserais des questions sur son existence.

Ma mère ne semblait pas surprise par la question. Elle me savait curieux et habile. Elle n'avait pas eu besoin de faire semblant de ne pas avoir d'informations. Elle avait vu dans mon regard que j'attendais la vérité, l'unique vérité, celle d'une vie dont tous les traits m'avait été occultés à dessein. Ma mère s'était déplacée au salon pour saisir l'album d'enfance de mon père. Il n'y avait que quelques pages qui rassemblaient les photos d'Arnold. Elle en saisit une, il y jouait de la batterie en souriant, elle me la donna et elle commença son récit.

« Il s'appelait Arnold Dunash Bango, sur cette photographie il a 70 ans. Il nous l'a envoyée juste après son retour en France. Il venait de quitter les États-Unis. Au départ nous pensions que son déplacement n'était que pour ta naissance, mais il avait emmené avec lui tout ce qu'il possédait, c'est à dire une valise, un chapeau et des bâtons en bois pour faire de la batterie. Il avait joint une lettre à cette photographie. Ton père ne voulait pas la lire, ni même en entendre parler. Il me l'a tendu et m'a demandé de la brûler. Je lui ai promis de le faire mais je n'ai pas trouvé la force de résister à la lire avant de la réduire en cendres. Il m'était insupportable d'imaginer cette lettre dévorée par les flammes sans n'avoir jamais su ce qu'elle contenait. »

J'interrompis le récit de ma mère en lui rappelant que ma curiosité constituait un des plus beaux héritages qu'elle m'ait léguée. Elle sourit et reprit d'un air grave. Je compris alors qu'il ne me fallait plus l'interrompre à nouveau.

« Cette lettre était immense, elle faisait une dizaine de pages. Je m'attendais au récit lamentable d'un homme saoul demandant pardon pour le père acariâtre, colérique, et violent qu'il avait été. Je m'attendais à lire les phrases incompréhensibles d'un homme rongé par la culpabilité et dont les mots ne seraient qu'un moyen de soulager le poids de son âme avant de partir. Il n'en était rien. Je l'avais compris dès la première ligne. »

J'interrompis ma mère une seconde fois. J'avais promis de ne pas le faire mais il m'était impossible de ne pas lui demander ce qu'était cette première phrase. Mon regard se fixait sur le sien en attendant une réponse. J'étais tenu en haleine par une sorte de force mystique que dégagait ma mère à chaque prise de parole.

« Cette lettre commençait par : Cher Danny, l'humain est éphémère. »

Ma mère se mit à pleurer. Progressivement, des larmes envahissaient ses yeux, s'accumulant elles formaient alors une goutte qui s'éclata sur la table. Et pour cause, Danny n'est pas le prénom de mon père, c'est le mien. La lettre ne lui était donc pas adressée. Cet Arnold m'écrivait, à moi, ce petit enfant qu'il avait porté dans ses bras quelques heures auparavant. Peut-être savait-il qu'il ne me reverrait plus jamais. Peut-être savait-il que ma mère attendrait sa mort pour m'en parler. Je me mis à pleurer moi aussi. Sans savoir véritablement pourquoi. Probablement pour le geste, pour la tentative réussie, pour le pari victorieux qu'il venait de remporter en un sens. Cet homme m'avait laissé une lettre sans me connaître, que pouvait-elle contenir ? Je devais demander cette lettre à ma mère.

Elle sécha ses larmes avec sa manche et se leva de sa chaise sans un bruit. Revenue de l'étage, elle me tendit une enveloppe grise, déchiquetée sur le dessus. Elle posa son regard sur moi et dit tendrement : « je n'ai jamais lu cette lettre après avoir vu qu'elle t'était destinée, elle est l'héritage de cet Arnold, son seul legs, n'en parle jamais à ton père ». Après avoir déposé un tendre baiser sur mon front, elle s'éclipsa à son tour.

Ne restaient alors que le bruit de la pendule de la cuisine, les dernières vapeurs émanant de mon plat de pâtes, et cette lettre dans ma main. Mon rythme cardiaque s'était accéléré, comme si je tenais une bombe. J'étais remplis d'une curiosité immense. Je m'apprêtais à lire ce qu'un homme avait écrit dix-huit ans auparavant. Je soufflais longuement, calmement, comme si je m'élançais pour sauter d'une falaise, puis je sortis les pages de l'enveloppe, délicatement, à la manière d'un bijou. Elles étaient couvertes d'une ancre bleue foncée. La lettre n'était pas datée. Elle commençait bien par la formule que ma mère avait énoncée. Les premières lignes faisaient état de sa vie, comme s'il se présentait à moi. J'appris alors qu'il aimait profondément sa mère, Yusa et qu'il la surnommait Yuyu. J'appris qu'il l'avait perdu à ses vingt ans d'une maladie foudroyante. Mes larmes coulaient sur le papier, parfois sur la table, d'autres fois dans ma bouche. Mes yeux suivaient avec frénésie les courbures de chaque caractère déposé sur le papier.

Plus loin, il disait avoir travaillé comme cuisinier dans un motel, c'est là qu'il y avait fait la rencontre de Janis, une afro américaine fauchée, comme lui. Il était tombé amoureux de ses cheveux bouclés, longs et brillants au soleil. Je me surpris moi-même à sourire face à l'apparition de cette image dans ma tête. Je les voyais, tous les deux, heureux et sous un soleil de plomb. Ensemble, ils avaient eu mon père, leur seul enfant et pour cause, j'appris plus tard qu'elle était décédée d'un cancer peu de temps après la naissance de mon père. Cette disparition avait ébranlée Arnold. Peu de temps après, il avait tenté de mettre fin à ses jours en s'empoisonnant à base d'un mélange médicamenteux. Regardant son fils dans le berceau, il n'avait pas trouvé de quoi puiser en lui davantage de peine pour mettre un terme à sa vie. Face à ces mots mes larmes ne cessèrent pas d'inonder mon visage. Je devais faire des pauses pour évacuer l'excédant de liquide lacrymal et de glaires qui m'obstruaient la respiration. C'est au cours d'un de ces moments de répit que je me rendis compte que personne ne savait cette partie de sa vie. Je pensais qu'il s'était mis à boire à ce moment là mais en fait il n'en était rien. Il avait suivi un traitement et avait évité de justesse l'internement. Les souvenirs de son épouse lui faisaient faire des crises d'angoisse, il paraissait violent auprès des voisins et des rumeurs se propagèrent. Il n'avait jamais frappé mon père mais l'avait toujours forcé à énormément travailler. Mon père vivait cela comme un harcèlement psychologique sans échappatoire. Arnold avait rencontré des musiciens dans le motel où il faisait la plonge. Il s'était initié au jazz et avait intégré un groupe, il en était le batteur. Encore une fois, personne n'avait jamais évoqué cette facette de sa personnalité. Il était un artiste. Je compris plus tard qu'il n'en avait jamais parlé par honte. Il voulait être le meilleur dans son domaine, se cherchant partout, il ne s'était trouvé nulle part. Voulant fuir ses cauchemars il se retrouvait à les vivre en permanence.

Au bas de la dernière page Arnold écrivait : « Danny, je me suis perdu à la conquête d'une vie qui n'était pas la mienne, celle d'un homme voulant devenir plus haut que tous, n'oublies pas que dans cette grande histoire qu'est notre vie, l'humain n'a qu'un rôle mineur, éphémère. En espérant sincèrement que cette lettre t'ai donnée l'illusion d'avoir passé un moment avec moi. »